

LES NUITS TEMPÊTES

— Aventure —

ROMAN

LES NUITS TEMPÊTES

Matthieu MOUNTELS

ECHO Editions
www.echo-editions.fr

Toute représentation intégrale ou partielle, sur quelque support que ce soit, de cet ouvrage, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayant cause, est interdite (Art. L 122-4 et L 122-5 du Code de la propriété intellectuelle).

Le Code de la propriété intellectuelle du 1^{er} juillet 1992 interdit en effet expressément la photocopie à usage collectif sans autorisation des ayants droit. Or cette pratique s'est généralisée notamment dans les établissements d'enseignement, provoquant une baisse des achats de livres, au point que la possibilité même pour les auteurs de créer des œuvres nouvelles et de les faire éditer correctement est aujourd'hui menacée.

Direction Artistique : Émilie COURTS

Photo de couverture : EC Média

© ECHO Éditions

ISBN : 978-2-38102-334-2

PREMIERE PARTIE :

Chapitre 1

Salvador de Bahia, Brésil, 22 janvier 2041, tard dans la nuit

Il en faut un de plus... Toujours un de plus.

Al Do'Martis attrape le gobelet en résine biologique que lui tend le serveur, ignorant le regard réprobateur que celui-ci lui lance. Tant qu'il a suffisamment d'argent pour demander à ce qu'on le serve, il n'y a aucune raison pour qu'on lui refuse quoi que ce soit. Et ses yeux injectés de sang, son articulation confuse, ainsi que sa démarche chaotique ne peuvent en aucun cas influencer la décision de lui donner, ou non, à boire. Il est maître de lui.

Après avoir esquissé un sourire narquois sans trop savoir à qui il l'adresse, il fait volte-face et entreprend la périlleuse aventure de traverser le bar en titubant.

C'est un établissement comme on en croise dans toutes les villes côtières brésiliennes : un mélange paradoxal entre repère de pirates

miteux et paillote sophistiquée, le niveau de propreté différenciant souvent le premier de la seconde.

Lorsqu'il est entré dedans, plus tôt dans la soirée, Al s'est autorisé une moue perplexe. Comme si, s'attendant à un palace, on lui avait présenté une chambre de motel premier prix. Puis, l'alcool aidant, il avait revu sa rapide estimation à la hausse.

C'est somme toute un endroit charmant. Les couleurs chaudes des fauteuils, le bois sombre des chaises et du comptoir, additionnés à la faible luminosité qui règne dans le bistrot rendent le tout plus accueillant qu'on peut le penser au premier regard.

La piste de danse, éclairée à outrance par de trop nombreux projecteurs, permet quant à elle de mesurer le niveau global d'alcool dans le sang de ceux qui la foulent. Les premières heures de la nuit vous offrent parfois de magnifiques joutes artistiques, les tangos endiablés représentant le summum de ces dernières. Puis, la nuit avançant, les chorégraphies deviennent moins ordonnées, les pas lourds, les mouvements saccadés.

La pendule annonce un clinquant 6 h 36, et cela fait une éternité que plus personne ne piétine le placide dancefloor. Seuls restent dans le bar les employés et quelques groupes épars de jeunes fêtards, plus très loin d'aller ronfler dans leur tanière jusqu'à la tombée de la nuit. Tous le savent déjà, ils reviendront s'affaler autour de cette même table, quelques heures plus tard, frais comme des gardons, prêts à replonger dans les ténèbres de l'ivresse.

Après avoir plusieurs fois manqué de s'étaler par terre, Al parvient tant bien que mal à pousser les portes de l'établissement, renversant une bonne moitié de son verre au passage.

Sa tête pèse environ trois fois plus lourd que d'habitude, et la musique assommante, crachée depuis la veille par les puissantes enceintes du bar s'est peu à peu transformée en un bourdonnement tenace.

De sa main libre, il se masse les tempes avec insistance pour tenter de chasser la migraine qui commence à poindre sous son crâne. C'est un effet inévitable de la déshydratation... «le climat tropical, je te jure...» s'entend-il penser. Il a pourtant tout tenté pour endiguer ce mal de tête à grands coups de rhum... Étrange...

Le bar est le dernier d'une longue suite d'établissements du même genre, rangés en une impeccable file indienne de la ville jusqu'à la fin de la jetée. Et en bon dernier, celui-ci fait face à l'étendue marine tel un phare fatigué.

L'air du large lui fait du bien. Il en avale une goulée, puis expire longuement, laissant le léger clapotis de l'eau soigner partiellement ses acouphènes. Avec toute la force qui lui reste, il s'emploie à discipliner ses membres engourdis et dans un gémissement sinistre de chacune de ses articulations, parvient à s'asseoir au bord du ponton de bois. Dans la foulée, il se débarrasse de ses chaussures qui emprisonnent ses pieds depuis trop longtemps à son goût, se tortillant comme un ver en poussant des grognements d'une grâce discutable.

Une fois son féroce combat contre sa piètre souplesse gagné, il pose soigneusement ses baskets sur le côté, soufflant comme s'il venait de courir un marathon. Dans un dernier effort, il lance ses pieds nus devant lui et ne peut empêcher un râle de plaisir lorsque ces derniers entrent en contact avec l'eau fraîche.

La torpeur qui l'enveloppe se dissipe légèrement, lui rendant le peu de lucidité dont il avait besoin pour apprécier le spectacle.

Il est là, sur une plage brésilienne, assis sur la berge, seul, les pieds délicieusement immergés dans l'Océan Atlantique. Face à lui, rien de terrestre à des milliers de kilomètres, rien d'autre que l'horizon tranquille et les lueurs rosées de l'aube. Le soleil s'est levé quelques minutes plus tôt, et irradie paresseusement sur la région de Salvador, capitale de l'État de Bahia, dans l'Est du pays, un ancien village de pêcheurs, connu pour son énergie et ses quartiers bariolés.

Al remue mollement les jambes, se laissant bercer par le doux bruit de l'eau en mouvement, autorisant l'alcool à chasser ses craintes. Le monde aquatique l'a toujours fasciné, mais de ces fascinations phobiques qui vous glacent le sang et vous serrent les entrailles.

Il n'a pas peur de l'eau. Le trentenaire nage régulièrement, le problème n'est pas là. Lorsqu'il est chez lui, dans la ferme écologique qu'il a créée et aménagée au fil des ans à Plymouth, sur la côte britannique, il passe l'été à barboter dans l'étang qui borde les terres de la communauté. À Paris, dans son appartement mondain qu'il a acquis depuis peu, il se rend à la piscine du coin trois fois par semaine, et enchaîne les longueurs pendant une bonne heure.

Non, les angoisses d'Al se réveillent dans un contexte tout autre. Lorsque sous lui, des centaines de mètres de mystère l'attendent patiemment.

Il ne peut pas s'en empêcher, mais il adore s'imaginer des mondes fantastiques dissimulés aux fonds des abysses, ou bien des créatures immenses, mystiques, protectrices de ce monde terrifiant et encore largement méconnu de l'homme. Comment peut-on être sûr que tout cela n'existe pas ? Prendre le bateau est une épreuve, et ne pas avoir pied dans une eau sombre est tout simplement inenvisageable. La « thalassophobie », lui avait-on dit une fois. Il se voit très bien en

train de faire trempette au beau milieu de l'océan, se maintenant tranquillement à la surface, avant qu'une ombre gigantesque ne passe juste sous lui.

À cette pensée, un frisson parcourt son dos. En grimaçant, il ramène ses pieds sur le ponton. Il se maudit intérieurement. Là où il se trouve, le fond de l'eau n'est pas à plus d'un mètre cinquante de son perchoir. C'est en fait l'ancienne plage. La fonte des glaces ayant fait monter le niveau des océans de manière significative, les habitants des villes côtières ont dû s'adapter – ceux qui en ont eu la possibilité. Ainsi, à Salvador, environ 10 % de la grande ville est désormais juchée sur des échasses, des pilotis en béton, qui permettent de garder l'avantage sur l'eau... Mais pour combien de temps ?

C'est d'ailleurs, entre autres, la raison de sa venue au Brésil. En tant que collapsologue mondialement connu, Al voyage aux quatre coins du monde. Sa sortie remarquée, trois ans et demi plus tôt du côté de Paris, lui avait permis de voir sa cote de popularité bondir, ce qui ne l'avait pas vraiment surpris. C'était ainsi, il était fait pour la lumière.

Cette soudaine notoriété lui avait permis de porter son combat au premier plan, et il s'était appliqué à rendre celui-ci le plus médiatique possible. Il savait que les collapsologues n'étaient pas très appréciés du reste de la population. Cela s'expliquait sans doute par le fait que, étrangement, ils étaient ceux qui avaient prédit l'avenir avec une clairvoyance malheureuse.

Al voyait ce manque d'amour envers sa profession comme de la jalousie pure et dure. Mais comme il était doué d'une intelligence rare, il avait très vite compris qu'il fallait prendre le rôle du sauveur philanthrope et sympathique plutôt que celui du donneur de leçon,

avec ces phrases types culpabilisantes et immensément agaçantes du style « je vous l'avais bien dit ».

Ainsi, il avait été contacté par de nombreuses associations environnementales. Il avait même été missionné par différents gouvernements pour leur transmettre des rapports complets tout autour du globe. Une grande partie de ces propositions avaient d'ailleurs dû être déclinées, faute de temps.

Pour faire son travail au mieux, il s'était entouré il y a un peu plus d'un an d'une équipe qui le suit désormais partout où il va.

Quand il dit « équipe », ce sont deux jeunes boutonneux, à peine sortis des bancs de la fac, un garçon et une fille, Édouard et Pheez. Et quand il dit « partout », c'est... partout... au point de complètement l'étouffer. Il a réussi à s'en débarrasser la veille au soir, et en a copieusement profité.

Sa venue au Brésil, Al l'avait marquée d'une pierre blanche. Il l'attendait avec énormément d'impatience. La situation de la forêt amazonienne, bijou incontesté et incontestable du continent sud-américain, est des plus critiques. Le gouvernement brésilien a pris, vingt ans auparavant, un virage suicidaire, brûlant gaiement des milliers d'hectares de forêt pour y planter des champs de soja toxique, bourré de pesticides. Rajoutez-y les immenses incendies de 2025, et plus de la moitié de la surface totale existante à la fin du deuxième millénaire est partie en fumée en l'espace de quarante ans, un immense désastre. Le collapsologue est là aujourd'hui pour tenter de sauver ce qu'il reste, de le préserver de la bêtise et de l'incontrôlable expansion des hommes.

Il y croit beaucoup...

Il y croit...